

Extraits du journal d'Henriette Bloch

Année 1940

Samedi, le 31 août 1940

J'écrivais il y a huit jours que je sentais en moi une grande tristesse, avant coureur d'évènements pénibles. Personnellement, je n'ai pas eu de mal, jusqu'à présent, mais en lisant le *Petit Comtois* lundi, chose que j'aurais dû faire la veille, j'ai appris que toutes les entreprises commerciales et industrielles du Doubs devaient passer la gérance de leurs affaires à un gérant non juif.

Vendredi le 25 octobre

C'est demain que Lucien et moi nous irons nous faire inscrire, ainsi que Julien, sur le registre spécial destiné aux Juifs.

Il y a environ une semaine a paru au *Journal Officiel* le statut des Juifs de France. Je ne pourrais plus être institutrice, la plupart des professions libérales étant supprimées et interdites à mes coreligionnaires

Année 1941

Le 3 mars 1941

En ce moment, les soldats allemands font l'exercice dans la cour de l'Ecole supérieure. Réelle discipline. Ils chantent et font le pas de l'oie.

L'autre jour, leur cochon s'était sauvé. Ils lui ont fait la chasse. Ils élèvent des volatiles, et leur coq chante tous les matins.

Samedi, le 21 juin

Mariage de Madeleine.

Les difficultés de la vie, très chère. Il faut manger, ma retraite ne suffit certainement pas. Les queues. Mauvaise volonté des commerçants. On prend les tickets. Pas de marchandise en échange : savon, chocolat. Il faut des cartes pour tout. Chaque mois, certaines doivent être renouvelées. Silence.

Dimanche 22 juin 1941

J'ai entendu la proclamation d'Hitler à son peuple. C'est ahurissant.

Lundi, le 23 juin 1941

Julien est en train de passer l'examen du baccalauréat. Ce matin, il a quitté la maison calme, bien décidé. Il est rentré à 11h, assez satisfait. Des trois sujets au choix, il a pris celui-ci :

« Expliquez ce vers de Lamartine :

« Un grand peuple sans âme est une vaste foule »

C'est sans doute celui que j'aurais choisi moi aussi. Mais je n'ai jamais eu cette confiance en moi-même qui anime Julien.

Samedi 28 juin

L'autre jour à la maison du peuple, à la distribution des cartes d'alimentation, la secrétaire me demande : « Nationalité Française ? » Je réponds : « Je pense que oui, le royaume de Judée n'étant pas encore reconstitué ». La secrétaire s'excuse.

Jeudi 31 juillet

C'était hier la distribution des prix au lycée. Julien en est revenu rayonnant. Il avait obtenu le prix spécial offert par le recteur de l'académie de Besançon au meilleur élève en français. Le Préfet a félicité mon fils.

Lundi 11 août

Ce matin, quand je suis arrivée au marché à huit heures et demie, grand fut mon émoi quand je trouvai tous les stands recouverts de leur bâche. Non seulement, comme depuis plus d'un mois, il ne se trouvait là pas un seul légume, mais non plus pas un seul fruit. J'allais voir boulevard Carnot, et chez l'espagnol, je trouvai des poires, un gros melon et des tomates. J'étais déjà un peu rassuré. Au Monoprix où j'entrai pour donner un coup d'œil, quelle aubaine. On vendait de la raie séchée. J'en emportai un morceau pour trente francs. J'étais déjà presque rassurée. Il y a au moins six mois que nous n'avons pas mangé de poissons.

En rentrant à la maison, autre surprise, un beau colis de Charolles avec entre autres choses, des pommes de terre, du riz et des œufs : le pactole !

Mon frère et Blanche ne nous oublient pas.

Et, comble de chance, parmi la correspondance reçue ce matin, une carte pour Julien, une bonne carte de M. le recteur de Besançon.

Le 9 octobre

La ville de Belfort est en émoi. Dans tous les points de la ville des otages ont été pris. Nous avons appris depuis que plus de cent personnalités belfortaines avaient été ainsi été arrêtées et emmenées au Fort-Hatry, dont Madame Rémy, notre voisine, qui est propriétaire d'un beau magasin de modes. Que se passe-t-il ? Serait-ce le commencement de la fin ? Cela n'empêche pas la famille, collègues, d'entendre les stupides rengaines de la radio.

Le 2 décembre

Ce matin on fait la queue à la charcuterie, un grand monsieur arrivé le dernier est servi le premier. Bien servi. Pas de tickets. Poignées de mains. C'est le directeur des postes, un voisin. Je n'ai pas ma part de petites saucisses. Tant pis. Le charcutier me refuse un petit morceau de saucisson pour compléter.

10 décembre

Julien est retourné à la banque. Il s'est fait houspiller, sans plus. Je rencontre Madame K en ville. Elle s'étonne de ma froideur.

Un bureau de recrutement pour la légion antibolchévique est installé faubourg des ancêtres par les soins du Rassemblement national. Portrait du Maréchal. Diatribes contre les Juifs. Chaque soir, à la tombée de la nuit, lorsque les volets sont posés, une croix de Lorraine les orne.

Jeudi le 18 décembre

Sans me demander mon avis, Julien a accepté de quêter pour les arbres de Noël de la ville de Belfort. Il raconte ses prouesses : entrée chez M. le curé du Mont qui lui demande son nom et lui donne 20F. Chez une dame, dont l'appartement est couvert de photos du maréchal Pétain et de devises charitables, refus de donner un centime. Une autre dame offre 2F, à prendre sur un billet de 500F. Comédie chez M.S ? Générosité de Madame Alizon, un professeur. Julien a fait bonne quête. Il est enchanté de son après-midi.

Le 31 décembre

L'année finit. Une bien mauvaise année pour moi. Que m'apportera la nouvelle année ? J'aurais aimé entendre les messages de fin d'année. Sans mon poste de TSF, je suis encore beaucoup plus seule. J'entends la radio au dessus et au dessous de moi. Personne n'a eu la gentillesse de m'inviter à venir l'entendre.

Je suis allé passer un petit moment chez Mme Marguerite. J'ai raccommoqué mes bas de soie. Nous avons mangé des pâtes de fruits en l'honneur de la Saint Sylvestre. Julien, lui, travaille.

Année 1942

Le 10 janvier

J'ai remis hier à la mairie nos fiches de déclaration individuelle d'Israélite. Julien s'était enfin décidé à remplir la sienne, ce qu'il m'a longtemps refusé. Il a fini par comprendre mes raisons. Nous avons de grands froids et j'écris dans le vestibule auprès de la chaudière.

Le samedi 17

Je suis revenue du marché sans un fruit, sans un légume. Qu'allons-nous devenir ?

Le 26 janvier

Je reçois aujourd'hui un avis de la banque, m'annonçant qu'un prélèvement de 6353F, soit 50% de ce qui restait à mon compte de dépôt a été envoyé à la Caisse des dépôts et consignations, sans autre explication. Je suppose qu'il s'agit de l'amende de un milliard sur les Juifs. C'est égal, si je n'avais eu aucune somme en dépôt, on ne m'aurait rien pris. Conclusion !

Une crise d'urticaire a suivi.

Le 19 février

Julien va à la banque. Il se fait mettre à la porte.

Mercredi le 25 février

Pas de vin, pas d'huile. Je réclame du vin à une épicière, bouchère, marchande de vin. Elle m'en doit vingt litres. Refuse de m'en donner, tire d'une mandarine de dessous son comptoir. Je lui fais remarquer qu'elles sont introuvables. Elle reconnaît en avoir trois kilogrammes, épuche celle qu'elle tient à la main et la bouffe à mon nez.

Dimanche 7 juin 1942

Nous sommes sortis ce matin, Julien et moi, la poitrine ornée de notre insigne. J'ai découpé l'étoile de David à six pointes et je l'ai cousue sur mon smoking de soie noir et sur le gilet d'été de mon fils. J'avais résolu d'aller jusqu'au cimetière en passant par le bois d'Essert. Julien n'était pas trop bien décidé, mais j'ai tenu bon, voulant lui faire faire moi-même cette expérience. En passant devant les casernes, les sentinelles regardaient, un peu ahuries, certains passants souriaient, d'autres baissaient la tête. Sur la place, devant le cimetière, où nous nous sommes reposés un instant, un vieil homme est venu nous saluer. A la pâtisserie, où j'ai pris quelques gâteaux à la noix de coco, sans tickets, la serveuse s'est empressée, elle d'habitude si distante.

Mademoiselle Dellières, la directrice des constructions, qui s'en allait à la messe, m'a appelée et a voulu faire la route avec nous jusqu'à la maison, c'était assez crâne de sa part, et au fond démonstratif pour les parents et les élèves du quartier. Julien était un peu rasséréné. Mais pendant toute cette matinée, je me faisais l'effort de tenir en laisse un jeune poney qu'il fallait absolument mater. A 17 ans, on n'a pas encore la maîtrise de soi-même, on domine difficilement les humiliations.

Il est difficile de dominer la crainte des moqueries. Pour moi, j'ai si souvent gardé le sourire quand je me sentais cruellement blessée, que cela m'est devenu plus facile de supporter une brimade. J'ai fait le tour de la ville, souriante et digne, aussi naturelle et non recueillie que les jours précédents. Au fond, j'étais fière de marcher à côté de ce grand garçon, au visage régulier, aux cheveux châtain, et qui ne présentait aucun caractère particulièrement sémitique.

Lundi 8

A la laiterie. La queue est importante. Il pluviole. J'arrive, couverte de mon loden à capuchon dont j'ai relevé un pan à la mousquetaire : l'étoile de David brille sur ma poitrine. Aujourd'hui, je ne passe pas inaperçue. « C'est honteux », dit une vieille dame. Je réponds en souriant :

- « Honteux, pourquoi ?
- Je me comprends, répond la dame
- J'ai compris », répond Henriette, toujours souriante.

Et les réflexions de monter :

- « Si c'est pas malheureux de s'occuper des religions, chacun est libre, où est-ce qu'on est »

J'essaye d'expliquer qu'il ne s'agit pas de religion, mais de « race ». Peine perdue, personne ne comprend. Un résultat, cependant : la laitière, devenue aimable, me propose un fromage blanc ! Quelle aubaine.

L'après-midi, courses en ville. Partout le même accueil.

A la trésorerie, où je suis allée toucher ma pension, Monsieur B. vient me saluer. Comme il porte la légion d'honneur, je lui dis « Moi aussi, à présent, je suis décorée ». Il répond « Je ne m'en étais pas aperçu ». Si encore il était myope !

Mardi 9

Au lycée, ahurissement du proviseur. Les élèves crient : « Prête moi ta veste ». Certains professeurs font mine de ne rien voir. D'autres ont des airs compatissants. L'après-midi, au cours d'allemand, Monsieur Roger est très fâché : « Je suis pourtant antisémite, mais je n'admets pas cette mesure. Si le proviseur était moins morose, je vous enverrais chez lui avec une observation, car vous portez un insigne, contrairement à la circulaire de Monsieur le recteur.

L'abbé Pourchet, aumônier du lycée, s'est avancé vers Julien lorsque les élèves rassemblés s'apprêtaient à monter dans les classes et lui a dit : « Bloch, permettez moi de vous exprimer toute ma sympathie ».

Lorsque je circule en ville, je reçois beaucoup de saluts de gens que je ne connais pas.

Samedi, le 8 août 1942

Il y a aujourd'hui quatre semaines que j'ai quitté mon appartement et Belfort, fuyant une menace imprécise. J'ai tiré la porte, sans regret, sur un passé confortable, m'en allant anxieuse vers l'inconnu.

Julien était auprès de moi. Julien et moi ne faisons qu'un. Julien dirigeait notre fuite.

Julien n'est plus auprès de moi ! Je suis arrivée seule à Charolles le soir du 14 juillet. J'avais retrouvé Charles et Blanche à Poligny où ils m'avaient cueillie, fatiguée, blessée, mortellement peinée. La veille au soir, à peine le poteau de démarcation dépassé, Julien, pris de je ne sais quelle folie, s'était élancé vers la route, quittant le sentier indiqué par le passeur qui nous avait abandonné trop tôt.

J'avais tenté un instant de suivre mon fils, me ravisant bien vite et le rappelant, lui faisant part du danger menaçant des patrouilles.

En vain, la forêt s'était refermée derrière lui. J'errai longtemps sous bois, me dirigeant vers le coucher du soleil, attristée, me répétant « il m'a abandonnée ». J'espérais le trouver à l'orée du bois quand enfin j'atteignis la barrière française. Pas de Julien. Serais-je plus heureuse au village le plus proche, Valempoulières, où j'arrivai à la nuit après une heure supplémentaire de marche. Toujours personne. Je fus recueillie dans une ferme par Madame Bailly qui me permit de me laver les plaies de mes jambes, de partager son tardif souper, potage et œufs, et qui me prépara un lit. Je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain matin et je m'en fus au poste, voir s'il y avait trace de passage de mon fils. Aucune indication. « Il a dû être pris par une patrouille allemande » me dit un jeune chasseur, qui me montrant la route me demanda d'indiquer l'endroit où Julien m'avait quitté. C'était juste en face de la barrière allemande, à Pont d'Héry. Mon opinion était faite. Ce qui me surprenait, c'était de n'avoir entendu aucun bruit en forêt, de n'avoir eu aucune appréhension, et surtout d'avoir pu dormir. La télépathie était-elle alors un vain mot ! Il me fallait vivre à présent dans un pareil cauchemar : Julien disparu !

Cependant j'adressai depuis la cabine téléphonique une dépêche à Charolles, annonçant mon arrivée en France libre et hélas la disparition du garçon.

Lundi, le 17 août

Voici qu'après le dîner, le docteur Lévy vient annoncer que Charles a téléphoné depuis Mouchard. Julien n'est plus à Champagnole, mais à Pithiviers, dans le Loiret

Je n'ai pu dormir de la nuit. Les résultats d'une désobéissance double et d'une étourderie sont bien durs. Au lieu de passer son baccalauréat de maths, d'entrer à l'institut électrothermique, Julien va sans doute arracher les betteraves sucrières et les pommes de terre, ce qui ne lui fera pas de mal, sans doute, mais qui n'aura aucun rapport avec le travail qu'il s'était choisi.

Samedi, le 26 septembre

Une carte de Jeanne Leduc avec une copie d'une lettre de Julien. Le garçon paraît souffrir de la faim et du froid. Je n'ai pas encore pu lui faire parvenir ni linge, ni couverture. Erreur d'étiquettes. Quel ennui !

Dimanche le 27

Une kermesse à Charolles.

Quand j'arrive, il y a encore peu de monde à la fête, aussi je peux facilement m'approvisionner d'excellents gâteaux secs, faits de blanche farine, et bien sucrés, m'assure la vendeuse. Mon filet se remplit de pommes et de poires de belles tailles, je suis si chargée que je dois retourner à la maison déposer mes provisions. Je suis émue aussi, de me trouver sur le parc jouir des fêtes, quelques larmes glissent de mes yeux : pourquoi Lucien, pourquoi Julien ne sont-ils pas auprès de moi ? Allons, du courage.

Comme je suis loin de Belfort. Ce n'est pas la guerre ici. Toute cette jeunesse qui s'égaie, et ces gens d'âge mûr, se font-ils une idée du joug qui pèse là-bas ?

Je quitte cette fête donnée en l'honneur des prisonniers du canton. Moi aussi, maintenant, j'ai un prisonnier, un prisonnier de 17 ans !

Lundi, le 12 octobre

C'est la désolation qui l'emporte. Ma dernière carte envoyée au camp de Pithiviers vient de me revenir avec la mention « Transféré ». Il n'aura plus la possibilité de m'écrire, je ne pourrai plus lui envoyer de colis. Il est parti sans pardessus, sans vêtement chaud, sans couverture. Pauvre Julien, pauvre enfant.

Mercredi 11 novembre

Quel anniversaire ! Cette nuit les troupes allemandes ont passé les lignes de démarcations. Armistice rompu. Les jeunes gens de Charolles, en grand nombre et malgré toutes les défenses, se sont rendus en cortège au monument aux morts et ont déposé une gerbe et une croix de Lorraine. Que va-t-il nous arriver ? Je suis particulièrement en danger. Qui se soucie de moi ? Pourtant en moi, ni joie ni effroi. Je pense sans cesse à mon pauvre enfant, car il fait très froid. Les larmes inondent mon visage.

Année 1943

Le 15 janvier 1943

Le dix-huitième anniversaire de mon fils.

Jeudi, le 4 mars

J'ai reçu une carte me donnant des nouvelles de Julien. Chère carte, si affectueuse, d'un ami de mon fils, d'un inconnu. Il me dit que Julien est en bonne santé, ce que je voudrais croire. Le message indique qu'il fait très froid, qu'ils ont eu beaucoup de neige. Sur la carte, Cosel, en Haute-Silésie, adresse indiquée. Le garçon travaille sans doute au fameux autostrade près de Cracovie. Je sais que mon enfant est en vie, ma joie n'est pas exubérante. Néanmoins, il me semble que je respire plus facilement. Dès lors que Julien a pu passer l'hiver jusqu'au quinze février, il aura le courage de supporter encore les quelques mauvaises semaines à venir. Je n'ai pas pu lui envoyer de Charolles le colis de vêtements demandé. Ni les chemins de fer, ni la Poste, en zone dite libre, n'acceptent d'envois pour les ouvriers en Allemagne.

Le 24 avril

Pour mes œufs de Pâques, une lettre de Julien. Son écriture. Il ne se plaint pas trop. Cette fois, je suis heureuse et sans arrière pensées.

Samedi, le 29 mai

Je ne sais plus quoi penser. J'ai reçu, au début de cette semaine une lettre de Louis datée du 13 mai, où il me dit « Julien va beaucoup mieux, aussi je suis content pour lui de savoir qu'il se remet. J'ai su qu'il allait bientôt sortir parce que cela n'est plus rien ».

Et ce matin m'est arrivée une lettre de Raymond écrite en ces termes : « Depuis quelques jours, Julien n'est plus avec moi, car il a été quelque peu fatigué ces temps derniers, et comme en ce moment on parle d'épidémie, le docteur a trouvé préférable de le faire rentrer à l'infirmerie, je lui ferai parvenir votre lettre par M. Jacques, un de nos camarades, ainsi que les colis qui parviendront par la suite... Je vous avoue que Julien a bien besoin des choses que vous lui envoyez, surtout dans l'état de faiblesse où je l'ai quitté, malgré tout j'espère que d'ici quelques jours il pourra revenir travailler avec moi ».

Qui croire ? Louis ? Raymond. Ma tête se perd, et je ne puis savoir au juste ce qui se passe, dans ce camp, à 3500 kilomètres de Charolles.

Année 1944

Samedi 15 janvier

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Julien ! Le dix-neuvième anniversaire de mon enfant. Je ne sais rien de son existence. Toute la journée, je me suis remémoré la journée de sa naissance. Sa naissance, mon plus grand bonheur !

Dans ma souffrance actuelle, je me dis que celle-ci est préférable au vide de n'avoir pas connu une telle joie. Que Dieu, qui protégea mon fils lors de sa difficile venue au monde le protège encore aujourd'hui ! Que Julien en ce dix-neuvième anniversaire soit en aussi bonne santé que possible ! Que Dieu veuille qu'il m'écrive bientôt, et revienne bientôt auprès de moi.

Vendredi 4 mai

Une belle journée, claire, tiède, odorante. Journée de chômage officielle. Bien des polémiques à la radio. M. Philippe Henriot tient toujours la vedette. Une chanson de Pierre Dac, « Parlez nous un peu des Allemands ».

Dimanche, le 6 mai 1944

Vers vingt heures, Edgar est venu me dire qu'il y avait danger. Alors, j'ai fait mon baluchon et je suis allée vers le Pougé, vers la ferme qui me ravitaille habituellement. Le fermier et la fermière achevaient paisiblement leur repas du soir. Celle-ci m'aurait accueillie pour une nuit, mais son mari prétendit que cela pourrait leur apporter des ennuis, alors je remontai le chemin creux vers la première croix de Courcelles, mes deux paniers aux bras contenant mon nécessaire de toilette, quelques aliments et mon linge de nuit, et je me dirigeai vers la ferme abandonnée où s'abritent depuis quelques temps mes amis C. La soirée était exquise de fraîcheur et de parfum, avec tous les arbres fruitiers et les lilas en fleurs, et très tranquillement, dans l'air du soir, je poursuivais ma route. Cela me rappelait une autre promenade, vint-deux mois auparavant, quand je traversais la forêt du Jura, seule également, le cœur serré par la crainte de ne plus retrouver Julien, après avoir abandonné tout ce qui m'était cher. Cette fois, j'avais plus de sécurité, n'ayant plus rien à perdre que ma propre liberté.

Mes camarades m'ont fort bien reçue, mais j'ai apporté chez eux l'appréhension d'être pris. Ils ont mal dormi, croyant à chaque avion qui troublait le silence nocturne, entendre le vrombissement d'une auto sur cette route écartée. Je me suis éveillée au son du plus merveilleux concert d'oiseaux que j'aie jamais entendu. Et à 11 heures, le signal convenu en cas de danger ne m'ayant pas été donné, j'ai quitté mes généreux amis et je suis revenu chez moi.

J'étais heureuse de retrouver ce logis bien rangé et où je suis tout de même vraiment chez moi.

Dimanche, le 23 juillet 1944

Où est le temps où dans « le Miroir de l'Est » je vantais le charme des dimanches ? A présent, plus que jamais, ce jour-là, je ressens toute la tristesse de ma solitude. Néanmoins, je m'efforce de préparer un meilleur repas. Je m'habille, je vais faire un petit tour, peut-être une visite, et le temps s'enfuit malgré tout.

Vendredi dernier, j'ai dû essuyer une algarade. C'était à la boulangerie. Je faisais la queue pour le pain. Il y avait déjà un long moment que j'étais là lorsque la serveuse me dit : « C'est votre tour ? » « Je crois que oui, répondis-je » A ce moment, un vieux bonhomme, assez grand, remarquable parce qu'il porte un canotier de paille, s'écria :

– « Ce n'est pas votre tour, j'étais là avant vous !

- C'est possible, que m'importe d'attendre encore un peu
- Vous en avez de l'audace. D'ailleurs, on sait qui vous êtes !
- Que voulez-vous entendre par là ? Que je suis juive ?

Alors je me tournai vers les nombreux clients qui emplissaient la boutique et déclarai :

- C'est vrai, je suis juive, je n'en ai aucune honte. Je suis aussi veuve et sœur d'anciens combattants, fille et petite-fille de soldats français, et mon fils est depuis deux ans esclave en Allemagne. En tous les cas, c'est la première fois depuis que je suis à Charolles, que je m'entends faire pareille réflexion...
- A Charolles ! Vous en avez assez abusé.
- Je n'admets pas ceci Monsieur, je ne dois rien à Charolles, je ne suis pas allocataire, je n'ai aucune dette et je pourrai prouver que ce n'est pas moi qui ai jamais abusé des Charollais !

(je pensais à mes leçons données à la ferme du Mounot moyennant un repas modeste, à celles d'anglais que je donne actuellement pour obtenir chaque mois une demie livre de beurre que je paye, à tous les cadeaux faits aux fermières pour pouvoir acheter d'elles un peu de lait, à mon stage comme cuisinière-servante sans gage, à mon garni sans drap, sans cave ni grenier...).

Mais le bonhomme, peu convaincu, ajouta :

- Vous, vous n'avez peur de rien !
- Ceci est juste, Monsieur, quand on est passé par où je suis passé, on n'a peur de rien. Je n'ai même pas peur du poteau d'exécution »

Lundi le 28 août

Ce soir, pour la première fois, j'ai entendu à la radio le nom de Blechhammer. L'usine de pétrole synthétique a été bombardée par l'aviation anglo-américaine. Julien est-il encore à Blechhammer ?

Année 1945

Lundi, le 1^{er} janvier 1945

J'ai déjeuné rue Gambetta. Ensuite, je suis allée au cinéma voir des scènes animées de Walt Disney. Julien raffolait de ce spectacle dont il discutait la technique. Moi, ce que je préfère, ce sont les coloris, les teintes exquises de ces dessins. Je pensais surtout à mon fils. J'imaginai son plaisir à voir pareil spectacle. Mon fils ? Pour la troisième fois, une année nouvelle depuis son départ. Qu'est-il devenu ?

Mon espoir a été si souvent déçu que je n'ose même plus formuler un vœu. Je suis seule, ce soir, auprès d'un bon feu qui ronronne. Mais je suis seule !

Bilan de fin d'année :

Les Allemands ont débarrassé la région et la France presque en totalité.

Je n'ai plus peur d'être arrêtée, mise en prison, déportée.

Je puis écrire librement : articles, lettres.

Je ne crains plus de perquisitions, et puis laisser sans les cacher soigneusement mon courrier et mes papiers.

Mais :

1° Je ne sais rien de Julien ;

2° Mon compte n'est pas débloqué, et je ne sais rien de ma banque ;

3° Je suis toujours en garni, et ne sais comment me recréerai un foyer.

Vendredi 19 janvier 1945

J'ai même laissé passer le jour anniversaire de Julien sans écrire. Et pourtant, durant toute cette journée, j'ai pensé à mon bonheur le jour de sa naissance, à la joie que j'aurais eue à servir cette année le gâteau avec vingt bougies. Au moment de la Libération, j'espérais revoir mon fils cet hiver, et le temps passe. Comment tous ces malheureux auront-ils pu résister à tant de privations, à la durée de leurs souffrances ? Et pourtant, ceux qui restent, si on ne les massacre pas, doivent sentir grandir en eux l'espérance de la délivrance. Cracovie vient d'être prise par les Russes, ils marchent vers Breslau. La Silésie, l'immense camp de concentration de nos malheureux est menacé. Les Allemands déménagent ce qui reste de Blechhammer

Vendredi, le 2 février

Prise de Colmar. Toujours l'avance des Russes. La Haute-Silésie en partie libérée. On annonce la libération de certains camps. Mon fils est-il des leurs ?

Jeudi, le 19 avril

Chambres à gaz ! Fours crématoires ! Méthode généralisée dans tous les camps d'Allemagne. Mépris de la vie humaine. Tortures sadiques. Les cannibales sont plus haut, dans l'échelle de la barbarie, que les nazis. Ceux-là, du moins, ont l'excuse de satisfaire un goût ancestral de la chair humaine !

Mardi 1^{er} mai

Sous la neige. On annonce la mort d'Hitler, la prise de Berlin.

Vendredi 4 mai

Entendu hier soir, depuis ma fenêtre, à la radio suisse : « Le Vatican, devant l'annonce imprécise de la mort d'Hitler, se demande s'il doit adresser ses condoléances à l'Allemagne ». Ainsi, le Saint Siège doit montrer sa peine de la mort de celui qui a causé le martyr des déportés de Haute-Silésie !! Pour ne parler que de cela. La papauté, c'est cela ??

Mardi 8 mai

La Victoire ! La T.S.F. nous l'a annoncée, puis les cloches grêles de la petite église. Un discours du général de Gaulle. Un cortège parcourt les rues, musique en tête. Quelques drapeaux. Dans l'ensemble, la petite ville reste calme.

Hier une lettre de Monsieur Fogiel, rescapé de Blechhammer. Il me confirme que Sankt-Hanabert était bien un lieu de repos, et me redonne un peu d'espoir. Est-ce pour cela que je pense que c'est tout de même la victoire ?

Lundi 11 juin

Les Charollais se font justice eux-mêmes : trois balles de révolver mettent fin à la vie d'un jeune homme à sa sortie du cinéma. C'était un agent boche, paraît-il. Des déportés l'auraient descendu. On vit en pleine terreur.

Lundi le 30 juillet

Je reçois ce jour une lettre du Ministre des prisonniers et des déportés. Elle ne m'apprend pas grand-chose sur Julien, sinon qu'il est parti directement pour Auschwitz de Pithiviers. Mes renseignements sont encore plus complets que les leurs. Mais à la réception de semblable missive, bien que je doive être très endurcie, mon cœur se met à battre, mes mains à trembler, et je suis des heures avant de reprendre mon équilibre.

Le 12 août 1945

Je suis à Strasbourg, dans ma maison encore debout, intacte, au milieu de tant de ruines. C'est une chance. Blanche va beaucoup mieux et ma présence ici ne s'imposait pas. Pourtant, je suis heureuse d'être venue. Certes, je manque les élections à Belfort et le déjeuner avenue des Trois Chênes. Il devait en être ainsi, sans doute.

Le 16 septembre 1945

Yom Kippour à Strasbourg. La synagogue ayant été entièrement anéantie, les offices ont lieu au palais des fêtes. En ce soir de la veille de Kippour, j'accompagne Charles et Blanche. (...) Que de monde, beaucoup de civils, mais aussi des militaires en tenue, gradés et des soldats Rhin et Danube, Français juifs de métropole et de l'Afrique du Nord.

Anéantir les juifs avait dit Hitler. Les partisans de sa doctrine, il en est sans doute encore quelques-uns dans la ville, seraient surpris s'ils pénétraient à présent dans cette salle où la cérémonie religieuse la plus importante de l'année se déroule dans le recueillement. Après les prières, les chants rituels, le grand rabbin s'avance et commence son sermon. Quel sera-t-il, chacun l'attend avec curiosité, ce premier sermon de Kippour dans Strasbourg libéré. Et voici que l'orateur se met à parler de la fraternisation autorisée avec les pires ennemis du

peuple juif. Il rappelle les souffrances, s'indigne de nos martyrs, des abominations commises au cours de la plus terrible persécution qu'ait jamais eu à subir à travers les millénaires le peuple juif qui pourtant en a tant subi. C'est une vision d'Auschwitz, de Belsen, de Birkenau, de Maidanek, des chantiers de travail, des chambres à gaz, des fours crématoires qui se présente à présent à toutes les imaginations. Que va conclure le rabbin d'une si belle éloquence ? Quel conseil va-t-il nous donner ? Conclut-il par un pacte de haine et de vengeance ? Non pas. Il pense à ce qui est le fond de la morale juive. Tout à coup, il tourne court. Sa voix s'adoucit tout en restant grave. Il s'excuse même de nous rappeler la parole de Moïse, la loi première qui promulgue : « Aime ton prochain comme toi-même ! »

La leçon des morts ? Le rabbin n'a pas voulu. Et que peut conclure Annette * ? Haine ? Vengeance ? Cela lui rendra-t-il Julien ? Marcelle, Flore, Suzanne, l'oncle Octave, cousin Jules, cela vous fera-t-il renaître ? Vous dormez dans l'éternel repos. Annette reste avec sa douleur.

Mort pour la France ? Comment cela ? Annette ne saisit pas.

Julien n'est pas mort pour le judaïsme, il n'a pas sacrifié sa vie pour sauver l'idéal religieux qui fut celui de ses ancêtres, ni pour sauver ses frères juifs.

Mort pour la France, Comment cela ? Il n'a pas fait le sacrifice de sa vie sur un champ de bataille pour sauver sa patrie. Ce sont des gendarmes français qui l'ont conduit à Pithiviers et les tortionnaires boches ont fait le reste.

En cette belle soirée de Kippour, en cette fin de jour de septembre dorée par le soleil couchant, appuyée au balcon de sa maison familiale sur le boulevard où se pressent les autos, camions, tanks de toutes les armées alliées dans la paix revenue, Annette essaye de conclure : Juive ? Française ?

* Annette est le prénom qu'Henriette donne à son personnage dans le roman autobiographique qu'elle publiera sous le nom de Luce Retten en 1951 : *Juive ou française ? Roman vécu.*